

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 26 février 2009.

Mercredi 21 janvier 2009

[...] Ainsi devant l'amour frémit un cœur
Comme s'il était menacé par la mort.
Car là où l'amour s'éveille, meurt
Le Moi, le sombre despote.
Toi, laisse mourir celui-ci dans la nuit
Et respire librement dans l'aurore matinale ! [...]
Poème de **Djéjal ed-Din Roumi**,
mystique musulman persan du XIII^e siècle,
cité par **Jean-Luc Nancy**,
Hegel, l'inquiétude du négatif, Hachette Littératures, 1997, p. 89,
citant lui-même Hegel (*in* L'Encyclopédie, § 573, note)¹

« Il paraît que c'est la nouvelle année... bien que je parle toujours du *hors-temps*... »

« ... Toujours **JEAN AYME** qui ne vient pas... il est très fatigué... il vous dit bonjour, bonne année... »

LES ANNONCES

*Le rituel des annonces — encore très récemment sous la houlette de **JEAN AYME** — est, à nouveau ce mois-ci, en prise avec l'actualité. Actualité dont la pointe de l'iceberg est le discours de Nicolas Sarkozy, le 2 décembre à l'hôpital d'Antony...*

C'est donc le thème de la "communication" qui donne le *la* ...

L'actualité (*réforme de l'hôpital, crimes, fous dangereux...*) qui sont le *prétexte* à la multiplication des réunions, des pétitions, et ce qui est nouveau, des appels à signatures (avec l'Internet, cela dépasse la simple pétition — *c'est mon interprétation*) ... sans mettre de côté le risque de plus ou moins tout mélanger...

JEAN OURY, très sollicité pour participer à des réunions a, lui aussi, écrit un « petit papier » dont les actuels moyens de communication ont déjà dû assurer la diffusion...

¹ Voici le commentaire de Nancy : « Le cœur frémit parce qu'en effet le soi est voué à disparaître, et c'est cette disparition qu'il doit vouloir pour être dans l'amour, et dans sa liberté. Mais il faut aussi considérer ce que veut dire ce recours du discours à une expression poétique qui ne peut que nous paraître sentimentale et convenue. Il veut dire que le tremblement doit effectivement survenir du dehors couper le cours des certitudes et des opérations du soi — y compris le cours de ses arguments laborieux sur la nécessité de sortie de soi en soi et pour soi. Le poème, ici ne doit pas valoir comme poème au sens d'une œuvre d'art qui viendrait enjoliver : il doit être saisi comme une interruption du discours qui laisse surgir l'injonction ou l'appel de l'autre, en tant qu'autre et à l'autre. [...] C'est seulement dans un écart que le soi s'abandonne effectivement, et que la négativité devient pour soi. Autrement dit : l'amour est ce qui vient de l'autre pour desceller la consistance du soi. Il était donc bien exact de dire que ce descèlement, cette altération dans la négativité ne venait pas du soi. L'effectivité du soi, c'est-à-dire la mort du "moi despote" et de l'être-en-soi-suffisant, lui vient effectivement de l'autre. Et de même, avec la même effectivité, la philosophie doit devenir autre que son discours : poésie peut-être, parfois et en passant, mais plus certainement amour — désir d'un savoir qui lui-même est désir, et qui ne sait qu'en désirant. ». (89-90)

[À propos d'un autre ouvrage de Nancy, Jean OURY (dans *Le Collectif*) relève que Jean-Luc Nancy (et d'autres) « n'ont pas accès suffisamment à des concepts tels que l'inconscient ou la fonction phallique »]

Il fait allusion à la « phobie » de **GIORGIO AGAMBEN** pour les dispositifs de communication comme le téléphone portable, ceci à propos d'un petit livre, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*², — qui vaut la peine, ajoute-t-il...

Il semble avoir envie de parler autour de ce terme : **dispositif**. Dans tout hôpital, quel qu'il soit, il y a la mise en place d'un certain dispositif...

Avant de nous lire son « petit papier », **JEAN OURY** reconnaît les excès actuels du dispositif communicationnel (il y a tellement de textes à lire !)

Son propre texte sera une feuille de plus à lire, mais il n'est pas long, ajoute-t-il...
« Ça commence comme ça mon truc... » :

[Avec donc en arrière plan, le discours de Sarkozy, l'incident tragique de Grenoble, ...]

« Tout ceci n'est pas nouveau »

Depuis... Déjà à l'automne 1967, je dénonçais un avenir hyper-ségrégationniste lors des « Journées sur l'enfance aliénée ». *C'était en octobre 67, organisé par Maud Mannoni et plein d'autres. Il y avait eu quantités de groupes de travail avec Tosquelles, Torrubia, toute la bande, Gentis, et puis Lacan. À la fin... pour les conclusions provisoires — c'est toujours provisoire — c'est là que j'avais employé le mot « hyper-ségrégationniste » : ça y est, on est entré dans une ère hyper-ségrégationniste. Ça avait donné une idée à Lacan, qui l'avait repris dans son discours. Il avait pas dit hyper-, il avait dit « ségrégationniste ». Moi je reste pour « hyper ».*

Déjà à l'automne 1967 je dénonçais un avenir hyper-ségrégationniste lors des « Journées sur l'enfance aliénée ». Mais le temps passe. Et les retombées de 68 ont vu se développer très rapidement l'univers des gestionnaires — *je pourrai(s ?) commenter ça toute à l'heure...* —, pas simplement en psychiatrie, mais sur le reste de toute la médecine et de l'éducation. Tout le monde devenait « client ». Et la logique de l'entreprise s'est mise très rapidement en place. Nous sommes tous devenus des « produits » dans cette concrétisation de « l'économie restreinte » — *ça, c'est un terme que j'ai déjà développé ici*. On a vite reconnu le profil, appuyé naïvement par des idéologies pseudo-révolutionnaires complices de la transformation des hôpitaux de toutes sortes en machines administratives fonctionnant de façon ubuesque dans le brouhaha assourdi des tiroirs-caisses. L'idéologie galopante — courts séjours, suppression des « malades », réduction drastique du personnel infirmier, médecin, etc, pseudo-concept de « santé mentale », surencombrement paradoxal, logique pseudo-technocratique avec hyper-cloisonnement hiérarchique, etc.

La suppression de plus de 100000 lits en psychiatrie, des écoles d'infirmiers psychiatriques, le *numerous clausus* des médecins, etc... **qui s'est opposé vraiment à ça ?**

² Lire une note de lecture, à la fin de ces prises de notes...

Ça fait des dizaines d'années que nous dénonçons la destruction de la psychiatrie. Il a fallu beaucoup de bonne volonté ou d'inconscience politique pour en arriver là. Alors, maintenant, qu'un moustique — ou une puce — vienne s'agiter et proclame l'accomplissement de la destruction de la psychiatrie, de l'éducation, pourquoi pas ? Bien que les puces transmettent la peste qui a toujours été une maladie internationale. Bien sûr, Hitler, aussi, était une puce qui a été lancée sur le marché par le grand capital — *j'ai plein de références, si vous voulez...* —. On en voit le résultat. C'est pas fini ! Surtout, soutenu par cette *Armada* de pseudo-sciences de toutes sortes camouflant sans trop le savoir une idéologie de mort programmée. Que ce discours de Sarkozy et de toutes ses pirouettes nous réveille de la léthargie politique qui date de loin, nous pourrions peut-être en saluer l'opportunité.

Il est peut-être encore temps de profiter de cette occasion un peu sordide pour redéfinir collectivement ce qu'il en est de la psychiatrie et de l'accueil dans les services hospitaliers, accueil rendu difficile par le manque de personnel et la montée au pouvoir des idéologues pseudo-positivistes d'autant plus puissants qu'ils ignorent absolument le matériau sur lequel ils s'implantent. **Mais qui les a laissés faire depuis si longtemps ?** Qui s'est vraiment opposé à la montée d'un bureaucratisme aussi débile ?

Nous souhaitons que des regroupements se constituent à partir des réflexions concrètes de notre travail de base, contre ce cloisonnement de fausse hiérarchie, aussi bien en psychiatrie, en pédagogie, etc. cloisonnement d'une logique néopositiviste dégénérée, sorte de division du travail ridicule et tragique. Hegel ne disait-il pas déjà avant 1800 que la division du travail était une des bases de l'aliénation sociale. Après "68", on avait essayé de mettre en place ce qu'on avait appelé des "collèges", de formation, de réflexion: ça n'a pas fait long feu. Par l'infiltration d'une sorte d'intelligentsia absolument incompétente. Tout reste donc à faire, à se réunir, à se constituer en cellules de réflexion concrète, pourquoi pas ?

« Voilà ce que j'ai envoyé aux petits copains. Chacun pourra réagir comme il voudra... »

Ce passage peut être écouté sur le site d'Ouvrir le cinéma

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sans/JO/JO_posnouveau.mov

Il peut être lu sur d'autres sites :

<http://blog.idoo.com/antochrit/post/54488-un%20petit%20texte%20de%20jean%20oury>

<http://www.balat.fr/spip.php?article590>

mouvement [1]

! [tout ça était préparé de longue date]

C'est certain que dans les années 70, il y a eu une trahison de beaucoup de gens. Des psychiatres, entre autres, mais beaucoup d'autres aussi...

spirale histoire

➤ un principe de base absolu de la psychothérapie institutionnelle :

JEAN OURY parle de la psychothérapie institutionnelle en utilisant l'imparfait (« ce qu'on avait appelé, ce qui s'était appelé « psychothérapie institutionnelle » »)

Ce principe de base : la **direction** d'un hôpital ou d'un secteur — cad l'organisation et la direction *idéologique* (donner une certaine dimension de travail, d'ambiance) **devait toujours relever d'un médecin psychiatre de l'hôpital et non d'un administrateur**, étant bien entendu qu'il va s'entourer de gens compétents (comptable, etc...)

« Donner l'atmosphère »,

cela nécessite une grande réflexion, qu'on *appelait* « psychothérapie institutionnelle ».

➤ Disparition du médecin-directeur

De fait, dans les années 70, la direction est passé très vite aux mains de gestionnaires (formés notamment à l'école de Rennes), avec un bureaucratisme galopant.

➔ Nous sommes tous devenus des produits. Les malades sont devenus des clients, l'hôpital, une entreprise. Une situation qui concerne l'ensemble du système hospitalier.

JEAN OURY va donner des exemples.

[...]

Il insiste aussi sur ce qu'il appelle la mise en place d'une « extermination camouflée » qui ne concerne pas seulement les psychotiques.

➔ que devient la *fonction d'accueil* dans une idéologie de comptable ?

Le temps passé à remplir des fiches au détriment de la parole avec les malades.

JEAN AYME, *Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle* (à propos de **Paul-Claude Racamier** et l'expérience du 13^e ardt à Paris)
« — Une distinction entre le "gestionnaire" et le psychothérapeute. Avatar de la fameuse "neutralité", celui qui exerce une fonction d'autorité sur la structure de soins d'un patient ne peut être son thérapeute. Il préconise un "système bifocal", avec au besoin échange de rôle, car il y a quelque chose d'insurmontable à ses yeux à assumer à la fois les fonctions de chef et les fonctions de psychanalyste. »

mouvement [2]

! [tout ceci n'est pas nouveau]

Le discours d'Antony ne vient que ponctuer — même si c'est très dangereux de *ponctuer* — quelque chose qui était en destruction depuis, « à peu près », les années 70.

spirale histoire [reprise 1]

➤ Un moment de rupture (autour des années 70)

Le fait qui peut symboliser cette destruction est le départ (et son non-remplacement au ministère de la Santé) de celle qui fut appelée « la papesse de la psychiatrie » ou « la mère Mamelet » : Mademoiselle Mamelet, **MARIE-ROSE MAMELET**.

Avant cette rupture, il était possible d'avoir des échanges. Les psychiatres venaient exposer et discuter les questions d'organisation et de stratégies possibles pour la psychiatrie, avec Marie-Rose Mamelet, la présence

d'un représentant du ministère (y compris le ministre) dans les rencontres ou réunions diverses de praticiens était monnaie courante.

JEAN AYME, Chroniques de la psychiatrie publique, à travers l'histoire d'un syndicat, Érès, 1995.

« [...] Mais ce départ n'est pas suffisant pour le ministre³. Il va éloigner deux de ses collaborateurs, nos habituels complices. Pierre Jean est nommé professeur à l'École nationale de la santé à Rennes, et Marie-Rose Mamelet est affectée au Bureau des professions médicales et paramédicales, où elle n'aura plus guère à s'occuper de psychiatrie.

[...]

Du reste, le Bureau de la psychiatrie a disparu dans le nouvel organigramme et Michel Henne va jouer le rôle d'un conseiller technique, rôle qui a été occupé dans le passé par bien d'autres. Cette position lui permettra d'intervenir utilement dans la rédaction d'un certain nombre de textes concernant la psychiatrie. Mais l'absence de titulaire au poste occupé par Mamelet va gauchir la situation et la rendre à la longue difficile à maîtriser tant pour le syndicat que pour Michel Henne, qui s'identifie à un fonctionnaire ministériel et finit par oublier l'« entrisme » qui a présidé à sa désignation. »

➤ La disparition du « médecin-psychiatre des hôpitaux »

Le terme était rayé, remplacé par « médecin du secteur... ou ... mais sûrement pas de l'hôpital ! »

(Dans ce passage, Jean OURY revient sur la suppression du médecin-directeur. Dans mon ignorance du sujet, je fais la confusion entre un éventuel changement du 'statut' général du médecin psychiatre et de celui du directeur d'hôpital, le médecin remplacé par un gestionnaire. Il faudrait vérifier dans le livre de Jean AYME.)

JEAN AYME, Chroniques de la psychiatrie publique, à travers l'histoire d'un syndicat, Érès, 1995.

➤ Le « secteur »

Les avancées portées par la **politique de secteur**... Qu'est-elle devenue ?

Les critiques de la part de certains sur la Psychothérapie institutionnelle qualifiée d'*hospitalo-centrisme*, détachée du secteur.

JEAN OURY insiste :

- Ce qui s'est appelé Psychothérapie institutionnelle n'avait de sens qu'en rapport avec une ouverture permanente de l'hôpital concrétisée par des institutions comme le club.
- Pas de possibilité de secteur s'il n'est pas « branché » avec l'hôpital.

JEAN AYME, Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle

<http://psychologue-quimper.fr/archives/textes-psychologie.php>

<http://www.balat.fr/spip.php?article82>

On assiste ainsi à un renversement de la logique asilaire héritée du XIX^e siècle. D'une part, l'érection de l'hôpital en appareil de soins rend nécessaire la neutralisation des effets pathogènes de la hiérarchie et de la division en castes. Il convient de substituer au système pyramidal, un dispositif horizontal où les multiples réunions permettent à la parole de passer sans "suivre la voie hiérarchique", où la parole libre permet l'émergence de la parole vraie, où la dimension humoristique soit considérée comme un élément fondamental de la thérapie. Félix Guattari proposera le concept de *transversalité* pour désigner ce nouveau mode relationnel où l'assujetti devient sujet.

D'autre part, la rupture avec le dispositif asilaire fondé sur la technique de l'*isolement* est marqué par le fait que désormais le traitement du malade doit se réaliser *au plus près de son lieu de vie*. Pour donner corps à ce projet, est confié à une même équipe la prévention et les soins d'une masse géo-démographique à dimension humaine, désigné par le terme de "secteur". Pour répondre à tous les temps de la trajectoire thérapeutique de chaque patient, chaque secteur devra se doter de structures diversifiées implantées dans le tissu social, dispensaire, hôpital de jour, foyer d'accueil, appartements, ateliers, l'hôpital devenant désormais un, parmi d'autres, des éléments de cette panoplie. [...]

La politique de secteur c'est aussi l'action menée dans la collectivité desservie auprès des médecins, des travailleurs sociaux, des enseignants et d'une manière générale de tous ceux qui sont concernés par les problèmes d'hygiène mentale, par des rencontres, des conférences, des propositions d'actions communes. La sensibilisation aux problèmes de la maladie mentale, souvent vécue dans la population comme se résumant à l'asile où aux exactions des malades sortis trop tôt, peut être obtenue, avec des propositions d'aide et de soutien, au-delà de la famille, auprès d'un entourage élargi, immeuble ou quartier. Bonnafé proposait, dans ces formules dont il a le secret, de faire appel "au potentiel soignant du peuple". À Fleury-les-Aubrais, l'équipe de football de l'hôpital, composée de membres du personnel et de malades, disputait des matchs avec des équipes locales. Tosquelles a, pendant de longues années, animé le ciné-club de Saint-Chély d'Apcher où les spectateurs se pressaient pour l'entendre traiter de problèmes psychopathologiques.

³ Raymond Marcellin, ministre de la Santé de mai 1962 à janvier 1966. (ndlr)

➔ remise en question du système entrée/sortie

Ce mode de fonctionnement permet une remise en question de l'idéologie de l'« ouvert/fermé », c'est-à-dire :

hospitalisé = malade — hors de l'hôpital = guéri

On sait bien qu'on ne guérit jamais de tout... La guérison est un mythe.

Une souplesse d'entrée/sortie avec tout un système d'accompagnement est possible.

JEAN OURY donne à nouveau l'exemple de l'hôpital Saint-Gemmes d'Angers (Dr **COLMIN**, puis **Pierre DELION**, **ALAIN BUZARÉ**) pour un fonctionnement du secteur en rapport avec l'hôpital.

JEAN Ayme, Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle
« Au lieu de s'apercevoir que le fait qu'une même équipe s'occupe des malades tout au long de leur trajectoire thérapeutique induit une nouvelle dialectique du dedans et du dehors, ils s'en tiennent à une position manichéenne, la Société devenant une bonne mère et l'hôpital un lieu maudit. Certains pensent même qu'ils peuvent se passer totalement de l'hospitalisation plein-temps (ils laissent bien entendu cette charge aux collègues du secteur voisin) rejoignant ceux qui veulent "brûler les hôpitaux psychiatriques" et préconisent le modèle italien. J'ai proposé, pour tenter de sortir de cette fausse opposition, de prendre, pour imaginer le secteur, le modèle topologique de la **bande de Moebius** caractérisée par le fait qu'on peut passer d'une face à l'autre sans franchir de bord, mettant en évidence ce qui constitue l'essence du secteur, la continuité.

Pour en finir avec les faux problèmes, je rappellerai la prétendue opposition entre politique de secteur et psychothérapie institutionnelle, celle-ci laissant la place à la première en s'appuyant sur une approche historique simplette. Si elle a pris naissance dans l'hôpital, c'est parce qu'il n'y avait à l'époque pas d'autre lieu d'accueil de la psychose. L'hôpital doit être considéré, comme le rappelait récemment Hélène Chaigneau, comme le laboratoire où s'est élaborée cette nouvelle praxis liant le sociologique et le psychanalytique. Ceux qui ont pu, lors de leur fuite en avant vers les verts pâturages de l'extra-hospitalier, avoir l'illusion qu'il n'y aurait plus désormais de facteurs d'aliénation, ont bien dû convenir qu'un hôpital de jour ou un appartement thérapeutique n'échappait pas aux risques de chronicisation, et que dans une structure, aussi "intermédiaire" soit-elle, on ne pouvait méconnaître sans risque l'élément axial de toute visée thérapeutique pour l'individu comme pour le groupe, le conflit. »

Revoir la séance de septembre 2007 (L'Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

➔ Actualité

L'appel d'ALAIN BUZARÉ de novembre 2008 (donc avant le discours d'Antony) : Le projet de démanteler et de rayer de la carte de la sectorisation psychiatrique du Maine-et-Loire le secteur 3 du Centre Hospitalier Spécialisé de Saint-Gemmes-sur-Loire se fait jour.

<http://www.balat.fr/spip.php?article566>

➔ 1968 : La mise en place éphémère de « collègues »

JEAN OURY revient sur la mise en place de « collègues » multiples vers 68-69, liquidés en quelques mois par les « intellectuels à tête creuse » et syndicats infirmiers.

Je comprends que l'expérience a tourné cours. Conflit avec d'une part, des « intellectuels à tête creuse » sans formation ni pratique psychiatriques jugeant « réactionnaires », « capitalistes » les initiateurs de ces collègues, d'autre part avec des mouvements de syndicats (infirmiers et autres).

JEAN OURY rappelle quelques situations.

[...]

« misère intellectuelle, misère de pratique », c'est son expression, résumant un peu son jugement sur certaines réactions ou positions.

*Pour se faire une idée de l'ambiance dans ses années-là, voici le début d'une intervention de **JEAN OURY** en 1977 à Milan :
JEAN OURY, « **Violence et mélancolie** »,
intervention au colloque de Milan sur la violence en novembre 1977,
republié dans
Onze heures du soir à La Borde, Galilée, 1980, p. 319-329.*

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3020

« Je vais vous proposer quelques réflexions autour du thème « **Mélancolie et violence** ». Ce n'est pas pour autant que j'oublie le contexte... »

À l'entrée même de l'Institut, il y avait un attroupement auquel participaient des personnes que je connais depuis longtemps.

Je pense qu'il est difficile de qualifier d'apolitique, de non politique, une entreprise de réflexions sur un travail de tous les jours, tel qu'on le pratique en psychiatrie. Je ne pense donc pas, en essayant de vous parler de la mélancolie, faire acte réactionnaire et de "sale bourgeois". Ce n'est pas parce que je parle de la violence et de la mélancolie que j'oublie

ce qui se passe en Argentine ou au Chili, ou ailleurs. C'est un fait que des réunions dites scientifiques peuvent être exploitées à des fins qu'on ne peut pas tellement prévoir, mais je pense qu'il faut, malgré tout, continuer de travailler dans un esprit, disons, feuilleté ; la pâte feuilletée, en pâtisserie, je l'oppose au flan ; je ne suis pas pour les flans, je suis davantage pour les feuilletés... mais assez de pâtisserie. »

➤ Sur ce fond là... l'arrivée des gestionnaires

C'est sur ce fond que les gestionnaires et leurs questionnaires sont arrivés.

[nombreux exemples]

Tous les secteurs sont touchés. Il en est de même à l'école.

Sur l'arrivée sournoise et progressive des gestionnaires, le livre de Jean AYME est très instructif.

JEAN AYME, Chroniques de la psychiatrie publique, à travers l'histoire d'un syndicat, Érès, 1995.

« Lors de nos rencontres, nous constatons que tous les problèmes qui nous assaillent, longs séjours, forfait hospitalier inadéquat mettent à jour la question fondamentale de l'articulation entre "lieux de soins et lieux de vie". Pendant longtemps, soins et assistance étaient étroitement liés, et pas seulement en psychiatrie. [...]

La logique de l'hôpital-entreprise conduit à rentabiliser. Tous les moyens financiers fournis par les caisses d'assurance maladie doivent être réservés aux soins actifs, avec des durées de séjours brèves. La chronicité doit basculer dans le champ social ou médico-social, où elle est prise en charge, en totalité ou en grande partie, par les collectivités locales. Cette logique met en péril notre défense d'un dispositif de soins qui évite tout clivage entre malades aigus et malades chroniques, dont le secteur est le dernier avatar. C'est en cela qu'il est pris à partie par les gestionnaires musclés qui annoncent "la fin du secteur" ou "l'après-secteur". Patrick Mordelet, directeur d'hôpital, membre du cabinet de Bruno Durieux, qui sera ministre de la Santé d'un gouvernement de "gauche", déclarera qu'il faut "débarrasser la politique de secteur, rajeunie et dépoussiérée, de ses empreintes idéologiques comme le principe de la continuité des soins". Or, pour nous, ce principe est l'essence même de la politique de secteur.

Pour l'heure, nous tentons de maintenir le dialogue et les actions concertées avec les directeurs. Nous devons nous familiariser avec les "pôles d'activités", les "tableaux de bord", les "durées moyennes de séjour". La psychiatrie est menacée par les "groupes homogènes de malades" (GHM) et par les "programmes de médicalisation des systèmes d'information" (PMSI).

[...]

Faire "entrer la psychiatrie dans la médecine" est le sempiternel argument spécieux d'une volonté de banalisation de la psychiatrie. À chaque réforme législative, il nous a fallu

défendre avec obstination ses particularités pour sauver son existence même. À l'approche des années 90, il est clair que sa spécificité est plus que jamais menacée. L'internat en psychiatrie vient de disparaître. La formation des infirmiers en psychiatrie ne va pas tarder à suivre. Puis viendra le temps de faire entrer toute la psychiatrie à l'hôpital général. Le même Patrick Mordelet, déjà cité, déclarera :

"Cet établissement spécialisé, l'hôpital psychiatrique", nous paraît obsolète et doit, à notre avis, disparaître car il ne remplit plus sa fonction, son "métier", de manière satisfaisante, c'est-à-dire au mieux des intérêts sanitaires et sociaux [de] ses usagers que sont les malades mentaux". (p. 438-439)

Les « découpages industriels »

- entre psychiatrie, psychothérapie, neurologie, médecine, pédagogie
- entre psychiatrie adulte et pédo-psychiatrie, psychiatrie de l'adolescent, etc...

➤ Actualité

JEAN OURY fait référence à des cas concrets présentés au colloque « Fernand Oury » à l'université Paris X-Nanterre en novembre 2008.

LE COLLOQUE FERNAND OURY

http://www.u-paris10.fr/1222090597227/0/fiche_actualite/&RH=REC_MAN

http://pig.asso.free.fr/Couvaccueil.dir/Pl_FO_souscription.pdf

Un article de **PHILIPPE MEIRIEU**,

« Fernand OURY, étrangement présent... »

http://www.meirieu.com/ARTICLES/oury_meirieu.htm

Visionner l'intervention de **JEAN OURY** au colloque

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/images/video/JO_FO_081102.mp4

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/instant.html>

➤ Le « modèle italien »

Le rôle du système italien, en tant que modèle dans la transformation de la psychiatrie dans les hôpitaux (notamment dans la diminution du nombre de lits).

J'ai commencé à chercher des prises de position différentes pour contribuer à une compréhension en creux des divergences entre différents courants au sujet de ce modèle italien.

ROBERT CASTEL, Entretien avec Robert CASTEL,
par M. Bessin, B. Doray, J.-P. Gaudillière,
« De la psychiatrie à la société salariale. Une socio-histoire du présent »,
Mouvement, n° 27-28, Juillet-septembre 2003

<http://www.cairn.info/revue-mouvements-2003-3-page-177.htm>

M. : Vous disiez que l'on a tenté d'importer les Italiens en France, qu'est-ce qui ne marchait pas ?

R. C. : J'ai effectivement essayé de défendre cette orientation italienne en France. Mais pour la ligne du Parti communiste français, elle paraissait un peu gauchiste, ce qui d'ailleurs n'était pas vraiment le cas. Mais en gros, la psychiatrie progressiste française était dominée par le PC et par la CGT du côté des infirmiers. Pour eux les Italiens étaient trop « désinstitutionnalistes » et un peu anarchistes. Donc l'alliance n'a pas vraiment marché. Il y a quand même eu quelques influences qui sont passées par exemple à travers la commission Demay...

M. : N'y a-t-il pas une autre piste qui est celle du rôle de la psychanalyse en France ?

R. C. : C'est exact. Si cette orientation italienne a été marginalisée en France, c'est parce qu'il y avait à la fois l'hégémonie du PCF et du lacanisme sur les professionnels progressistes de la médecine mentale. Ils pensaient disposer, à travers la psychanalyse, du socle de ressources suffisantes pour opérer une refondation profonde du système psychiatrique. Ça a été une des raisons de ma position extrêmement critique à l'égard de la psychanalyse. Mais ça n'a pas été la seule, parce que lorsque j'ai écrit *Le Psychanalyste* en 1973, j'étais à Vincennes et j'ai vu, à travers l'évolution des étudiants qui avaient participé au mouvement de 1968, comment fonctionnait politiquement la psychanalyse. Dans la déception post-68, la psychanalyse devenait la référence révolutionnaire. Surtout dans sa version lacanienne, elle s'arrogeait le droit de se prononcer souverainement sur tout, y compris sur les enjeux d'ordre social et d'ordre politique. J'ai compris beaucoup de choses sur la psychanalyse à travers des discussions, voire des affrontements avec des étudiants et certains de leurs mentors qui étaient passés de l'hyperprolétariatisme à l'hyperlacanisme.

FRANCIS JEANSON, «La psychiatrie comme pratique sociale », entretien,
VST, n° 95, 2007/3, p. 158-159

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0157

« En ce qui concerne le modèle italien, il ne me semble pas fondamentalement différent du nôtre. Il y a sans doute quelques décalages d'ordre chronologique et les moyens utilisés pour débloquer le système ne sont pas les mêmes de part et d'autre. mais il se pourrait bien qu'au bout du compte les deux pays se retrouvent dans des situations assez analogues.

Nous n'avons pas en France l'équivalent de la loi italienne de 1978; mais nous sommes à la veille d'une opération menée par les pouvoirs publics et qui semble devoir consister à liquider rapidement entre 40 et 60% des lits d'hôpitaux psychiatriques actuellement existants. De sorte qu'il va bien nous falloir résoudre les mêmes problèmes que les Italiens, en nous heurtant – tout comme il apparaît qu'ils s'y heurtent eux-mêmes – à une double

impréparation : celle d'une bonne partie de la population et celle d'un assez fort pourcentage des soignants eux-mêmes. »

JEAN OURY, Le Collectif, séminaire de Ste-Anne, 17 avril 1985,
Champ social, 2005, p.162

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« La première démarche nécessaire, pour soigner quelqu'un, c'est d'analyser les différents paramètres de l'aliénation sociale, laquelle rend difficile, sinon impossible l'accès à l'aliénation psychotique. Ce principe de base marque une différence avec certains courants idéologiques qui tendent à confondre aliénation sociale et aliénation psychotique. Par exemple, je vous recommande de faire un voyage à Rome pour voir où en est la psychiatrie italienne. Vous verrez que de confondre aliénation sociale et aliénation psychotique, ça alimente les cliniques privées, les associations de parents, les annonces dans les journaux pour les appareils de contention, les suicides, le vagabondage, et même la disparition physique de ceux qu'on appelait schizophrènes. J'étais à Milan quand est sortie la loi 180. Ma première réaction – j'ai été interviewé – avait été de dire : "C'est une forme camouflée d'extermination". Et je pense que les années qui ont suivi, malheureusement, ont donné raison à cet aphorisme. C'est une conséquence de la confusion des deux types d'aliénation. Il y aurait beaucoup de choses encore à dire là-dessus, mais ce n'est pas le sujet. »

Sur l'expérience de Trieste et le rôle de **FRANCO BASAGLIA,**

<http://www.triestesalutementale.it/francese/francese.htm>

spirale économie

➤ Le rôle de l'argent

Nîmes, octobre 2008, intervention devant un groupe d'éducateurs : **JEAN OURY** s'insurge d'être présenté ainsi : « Dr OURY, psychiatre et psychanalyste ». Sur la transcription de son intervention, il a rayé *psychanalyste*.

Un psychiatre qui n'est pas psychanalyste, ce n'est pas un psychiatre. Un psychanalyste qui ne connaît pas la psychiatrie, c'est douteux.

❑ L'argent dans la cure analytique

« Le sacro-saint » du paiement :

La psychanalyse, ça ne marche qu'à condition de payer !

- **EDWARD GLOVER**, Le questionnaire

JEAN OURY rappelle que le paiement de l'analyste était le seul point commun à tous les analystes ayant répondu au questionnaire d'**EDWARD GLOVER**.

EDWARD GLOVER,

« **Pratiques techniques usuelles : un questionnaire de recherche** »
http://www.megapsy.com/Autres_bibli/biblio167.htm
http://fr.wikipedia.org/wiki/Edward_Glover

- Dans le cadre de l'École freudienne (vers 1970-71) **JEAN OURY** avait réuni pendant deux jours un petit groupe de travail pour parler de l'argent. Cela n'a pas eu de suite.

❑ **L'argent dans une société mercantile**

Le rôle de l'argent dans une société mercantile (si tu ne payes pas ça vaut rien).

On est tous imprégnés par ça. Le rapport à l'argent est ancré très profond.

➤ **La petite propriété**

Ça fait des milliers d'années qu'on vit dans une société mercantile.

« La petite propriété, ça compte beaucoup ! Et le moi est une petite propriété : on va te régler tes affaires... »

JEAN OURY fait référence à l'**ego-psychology**

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Ego-psychology>

Il parle aussi d'« Une école qui a trahi ce que disait Freud mais heureusement avec des gens géniaux (KLEIN, ROSENFELD, ...) »

Quels liens entre les deux ?

JEAN OURY, « **Introduction au pragmatisme en psychiatrie** », *Protée, Autour de Peirce. Poésie et clinique*, n° 3, hiver 2002, p. 77-88

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

« D'ailleurs, j'avais constaté depuis toujours que parmi des gens très évolués... J'en connais actuellement qui ont des procès de voisinage dans leur petite propriété parce qu'il y a une barrière, etc. Il y a des procès à n'en pas finir. Pourtant, ce sont des types très calés, psychanalysés, et tout ce qu'on voudra ! Ils ont des procès de propriété. On sait bien que le « moi », c'est une concrétion millénaire d'appartenance à la petite propriété. Vous savez que le moi occidental n'est pas le même que le moi vietnamien ou le moi africain ! Donc, la petite propriété, ça doit être très profond. C'est même en deçà, en dessous de la

sous-jacence, ça doit être aussi profond que le pétrole. Il y avait donc des réactions moïques. »

Les questions autour de cette question :

➔ **Qu'en est-il de la signification — multiple — de l'argent ?**

➔ **Qu'en est-il de l'échange ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Quel genre ?**

➤ **travailler avec MARX**

Pour cette partie, voir, principalement, la séance du mois de septembre 2007 (L'Analyse institutionnelle 2). [citations de Marx, Granel, ...]
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_070919.pdf

Cet ensemble de questions porte à reprendre d'une façon un peu plus nuancée tous les problèmes ébauchés par **MARX**.

Mais d'abord :

❑ **Quel MARX ?**

« **la question de la coupure** »

GÉRARD GRANEL, « **L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure** », in *L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret*, Plon, 1968.

GÉRARD GRANEL critique la position du groupe autour de **LOUIS ALTHUSSER** (notamment **JACQUES RANCIÈRE**) sur la rupture épistémologique dans l'œuvre de **KARL MARX** (le jeune MARX, influencé par HEGEL sur la question de l'aliénation — L'autre MARX remplaçant la théorie de l'aliénation par la théorie du fétiche)

Un site consacré à GÉRARD GRANEL, avec textes, cours, entretiens, témoignages
<http://www.gerardgranel.com/index.html>

NICOLE RAYMONDIS, « **Gérard Granel, la finitude dans l'immense** »
<http://parolesdesjours.free.fr/>
http://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9rard_Granel

LOUIS ALTHUSSER, Pour Marx (1965), La Découverte, 2005.

<http://www.mollat.com/livres/louis-althusser-pour-marx-9782707147141.aspx>

Une prise de position *pro Althusser*

<http://denis-collin.viabloga.com/news/note-sur-louis-althusser>

❑ Économie générale/Économie restreinte

C'est dans certains textes de **MARX** comme les *Grundrisse* (1857-58) qu'apparaît la nécessité de mettre en question autre chose que le travail de « l'économie restreinte » (c'est-à-dire l'économie capitaliste, celle du travail salarié, pris dans la logique de la marchandise).

NIELS EGEBAK s'appuie sur une critique de **GEORGES BATAILLE** établissant une différence entre l'économie générale et l'économie restreinte, pour revisiter l'apport de **KARL MARX**, notamment sur la question du travail négatif, c'est-à-dire le travail vivant, non mesurable, non comptable, inestimable (en rapport avec la logique négative de **HEGEL**).

C'est de ce travail vivant que relève la psychiatrie, l'éducation ... un travail qui ne peut pas se mettre en fiches.

« **Combien ça vaut un sourire ?** » Un sourire, ça compte mais ça n'est pas comptable.

NIELS EGEBAK, « **Le concept du travail en général chez Marx. Vers une anthropologie matérialiste** »

<http://balat.fr/spip.php?article89>

➤ Le transfert, le transfert dissocié

C'est à partir de cette dimension que **JEAN OURY** a pu introduire la notion de **transfert dissocié**.

Quand on dit qu'il n'y a pas de transfert chez les schizophrènes, ça équivaut à dire qu'il n'y a pas d'« âme », qu'on peut faire n'importe quoi.

❑ Le singulier, **GUILLAUME D'OCKHAM**

La question du transfert engage une **dimension « éthique »** : simplement respecter l'autre, là où il est, dans le singulier⁴

Un séminaire de Sainte-Anne a été consacré au **singulier**.

⁴ Jean OURY évite la notion de singularité depuis qu'il a lu chez Giorgio Agamben un rapprochement entre la *singularité* et le *quelconque*.

Le singulier n'est pas comptable.

PIERRE ALFERI, Guillaume d'Ockham le singulier

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1488

Des sites sur **GUILLAUME D'OCKHAM**

<http://ockham.free.fr/universaux-dac2.html>

<http://ockham.free.fr/>

<http://sos.philosophie.free.fr/ockham.php>

<http://www.questionsenpartage.com/quillaume-d%E2%80%99ockham-le-moine-au-service-de-lind%C3%A9pendance-du-temps>

http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Ockham_RasoirLogiqueDieu.htm

<http://www.ulaval.ca/phares/vol7-07/texte11.html>

<http://books.google.fr/books?id=sp9svjCxfkYC>

❑ Le centre de gravité de la marionnette, **HENRICH VON KLEIST**

Revoir à partir de la séance de novembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00809/J0_081119.pdf

Jean OURY reprend, d'une façon poétique et humoristique, le personnage du montreur de marionnette dans la nouvelle de **KLEIST** tenant « l'âme » ou le « centre de gravité » de la marionnette entre ses doigts.

L'admiration du danseur devant tant d'agilité qui lui est inaccessible car son centre de gravité se trouve à l'intérieur de son propre corps.

Faire le rapprochement entre ce centre de gravité et la fonction *moins un* chez **LACAN** :

❑ La fonction « moins un », **JACQUES LACAN**

C'est-à-dire quelque chose qui n'est pas pris dans le système, qui n'est pas chiffrable.

Tenir le « point de rassemblement » : le schizophrène le sait.

Jean OURY pense à quelqu'un en particulier, qu'il voit de très courts moments, mais ça suffit.

Parfois, ce patient entr'ouvre la porte de la salle d'attente : « Oh ! il y a trop de monde, mais ça me suffit ! »

Jean OURY, « Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles », VST, n°95, 2007/3

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110

JEAN OURY, MICHEL BALAT, MARIE DEPUSSÉ, « Triologue », 2002

<http://www.balat.fr/spip.php?article464>

Michel Balat :

« [...] Le partage du musement est très important, que beaucoup de choses peuvent gâcher. Il me semble pour qu'il y ait ce partage de musement, il faut ce dont tu parles beaucoup, que je trouve extraordinaire : la fonction "moins un". Il faut la roder pour qu'il y ait partage du musement, sans elle, on fait du flan, comme tu dis.

Jean Oury :

» [...] On réunit une constellation à propos d'un malade effrayant, il résistait à tous les traitements psychothérapeutiques, biologiques etc, pervers, psychopathe, parano, schizophrène sur les bords, on ne pouvait même pas le classer, il sentait mauvais, démontait les voitures... Un soir on a réuni un groupe de gens, hétérogènes (un mot de Tosquelles), c'est-à-dire : des médecins, des cuisiniers, des psychologues, infirmiers, femmes de ménage, jardinier, on parle de ce malade et l'on essaie de voir dans ce groupe quelles personnes comptent. Il y en a quelques-unes qui comptent, par exemple une femme de ménage qui passe le matin qui lui dit bonjour, ça compte, même si elle ne le sait pas. On parle de ce malade, le lendemain, transformation ! Comme le dit Racamier, Stanton et Schwartz : transformation complète. Le lendemain le malade se lave, – on ne pouvait pas lui lever les bras parce qu'il se mettait des morceaux de fromage sous les bras. Il parle, ne démonte plus les voitures. Un effet, mais ça ne suffit pas. C'est un travail collectif sur ce qui compte, mais si on veut vraiment engager ce qu'on appelle une relation analytique, qui n'est pas celle des « psychanalysettes » habituelles comme disait Tosquelles... Une relation analytique très complexe pour un psychotique comme celui-là, nécessite qu'il y ait une fonction qui ne soit pas contaminée par la collégialité de la constellation. La constellation peut être très dangereuse, les constellations spontanées : les jeunes entre eux, les pervers entre eux, les toxicos entre eux, les vieux etc, il faut contrôler. La constellation peut servir à la création de points d'ambiance d'action, mais pour suivre la singularité (ne pas mélanger avec la particularité, ou la façon d'être avec les autres) la singularité au sens le plus primordial du terme, c'est-à-dire ce qui est en rapport avec le désir inconscient inaccessible de Freud. Le singulier ne se partage pas. C'est ce qui est en question si on va en analyse de façon sérieuse (ce qui est très rare), ça doit mettre en question la singularité, ce que Freud avait trouvé c'est-à-dire le désir inconscient inaccessible, on ne peut pas en parler directement. On en parle par le transfert, le fantasme, tout le travail de greffe de transfert dont parlait Pankow, ça nécessite [que] quelqu'un qui met en acte ce que j'ai appelé la fonction "moins un". Pourquoi "moins un" ? Même si tu fais partie de la constellation de la personne, si tu vas déjeuner avec lui, ça n'a aucune importance, il y a un autre registre qui compte, ou une fonction moins un, c'est la singularité non prise dans le groupe, même s'il est schizophrène, dissocié. C'est une reprise de ce que disait Lacan sur le moins un dans un autre contexte, j'en avais parlé en 1970. Dans la fonction moins un, la personne qui voit une personne en psychothérapie se prend elle-même pour un "moins un" : lequel est le plus fou ? celui qui se prend pour un psychanalyste. Il y a de plus en plus de fous

d'ailleurs, ils font des sociétés de fous, ceux qui se prennent pour des psychanalystes, des psychologues, des psychiatres, des schizophrènes, c'est aussi grave pour un schizophrène de se prendre pour un schizophrène. La difficulté de mettre en place un système de prise en charge analytique, c'est la tentation de vouloir statufier, incarner une fonction. La fonction moins un est subtile, Lacan le pointe très bien, il ne se prend pas pour une fonction moins un, « il est l'occasion de » c'est toute la théorisation, l'interprétation c'est une coupure, une rencontre au sens de tuché, par hasard, mais qui est permise par le déclenchement d'un processus analytique. La fonction "moins un" évite la contamination par les autres. Lorsqu'on met les gens en tas dans un hôpital, un foyer, en famille, c'est dangereux, et la fonction "moins un" permet de décontaminer. Ici on voit des coagulations qui créent des systèmes archaïques de bouc-émissaire, de fonction de tanatophore, du fait qu'il y ait un manque de fonction "moins un". Ça demande une réflexion, à propos du Collectif dont je parle depuis 40 ans, qui n'est pas la collectivité. Le concept de Collectif est une catégorie au point de vue philosophique du terme, ce n'est pas une classe. Il ne peut être abordé que par la considération de la fonction "moins un", sinon on ne comprend rien du tout. On devient dangereux du fait même d'exister, et l'on ferait mieux de faire autre chose que de la psychiatrie ou de la psychothérapie. Heureusement que les gens sont résistants et ont des anticorps contre notre bêtise. [...]

Michel Balat :

» La fonction moins-un, dans la triade du scribe, du museur et de l'interprète, permet qu'il y ait cette triade. Que tout ne soit pas confondu en croyant qu'on est en train de muséer alors qu'on inscrit ou qu'on interprète. Tout ce travail de la fonction "moins un" est peut-être lié à celle d'interlocution. Elle permet qu'il y ait un corps sémiotique avec l'interlocuteur, quelque chose qui puisse définir un espace entre les deux, qui est un espace d'interlocution triadique. »

Pour trouver une référence à la fonction moins un chez Lacan, il semble qu'il faille chercher du côté de :

Jacques LACAN, Logique du fantasme, Séminaire XIV (1966-1967)

Une version téléchargeable

<http://staferla.free.fr/S14.htm>

Jacques LACAN, L'envers de la psychanalyse, Séminaire XVII (1969-1970), Le Seuil, 1991

http://www.laprocurer.com/livres/jacques-lacan/le-seminaire_9782020130448.html

Revoir aussi la séance de janvier 2008 (L'Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

□ Le sérieux

SOREN KIERKEGAARD, le sérieux existentiel

Sur **KIERKEGAARD**,
Relire les séances d'octobre et novembre 2007
(Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071017.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071121.pdf

Jean OURY insiste : ce n'est pas une fantaisie, on est dans le sérieux, mais le sérieux au sens de **KIERKEGAARD**, qui est une **notion existentielle**, qui ne peut donc être définie de la même façon qu'une notion logique.

D'où le paradoxe : « **le sérieux, c'est le sérieux** ».

Chez **KIERKEGAARD**, à la différence du *Gemüt* qui est un sentiment d'exister, d'être en vie, qui nous vient en naissant et ne s'apprend pas, le sérieux, ça ne va pas de soi, on devine si on veut, ça s'acquiert, c'est un exercice, presque...

➔ **Le sérieux, c'est existentiel, mais on ne l'a pas, c'est tout le problème.**

➔ **La psychanalyse fait partie du sérieux existentiel**

... mais il ne faut pas tomber dans le piège qui serait celui de chercher à acquérir le sérieux comme une marchandise au supermarché !

Dans le sérieux, il y a une notion de gravité et de paradoxe...

KIERKEGAARD, le paradoxe absolu

Texte (1847) tiré des *Papirer*, cité par **ANDRÉ CLAIR**, *Kierkegaard. Penser le singulier*, chapitre III : **Le paradoxe comme paradigme de l'existence**, Éditions du Cerf, 1993, p. 98-99.

http://www.editionsducerf.fr/html/fiche/fichelivre.asp?n_liv_cerf=5056

« La théorie du mal radical de Kant n'a qu'un seul défaut, à savoir de ne pas établir fermement que l'inexplicable est une catégorie, que le paradoxe est une catégorie. C'est là vraiment toute la question. On a toujours jusqu'à présent parlé ainsi : dire qu'on ne peut pas comprendre ceci ou cela ne satisfait pas la science, qui veut comprendre. Là est l'erreur. Il faut dire, à l'inverse, que si la science humaine ne veut pas reconnaître qu'il y a quelque chose qu'elle ne peut pas comprendre, ou plus exactement encore : quelque chose dont, avec clarté, elle peut comprendre qu'elle ne peut pas le comprendre, alors tout est confus. C'est en effet une tâche pour la connaissance humaine de comprendre qu'il y a quelque chose, et ce qu'est ce quelque chose, qu'elle ne peut pas comprendre [...]. Le

paradoxe n'est pas une concession mais une catégorie, une détermination ontologique, qui exprime le rapport entre un esprit existant, connaissant et la vérité éternelle. » [VIII 1 A 11]

□ L'angoisse

Cf. séances d'octobre et novembre 2007 (L'Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071017.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071121.pdf

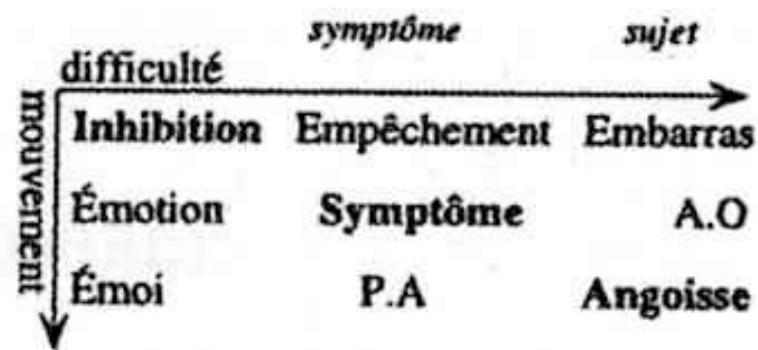
Jean OURY a essayé de rapprocher le thème du paradoxe du « quadrangle de Lacan » dans son séminaire sur l'angoisse.

JACQUES LACAN, L'Angoisse, Séminaire X (1962-63), Seuil, 2004

<http://www.mollat.com/livres/jacques-lacan-seminaire-9782020638869.aspx>

Une version complète téléchargeable

<http://staferla.free.fr/S10.htm>



Le lieu du paradoxe absolu n'est pas abstrait : c'est ce qui est en question dans la rencontre avec un psychotique (un sourire, un geste). Il est difficile de dire dans quelle case on est.

Que fait-on de l'angoisse ? **LACAN** parle de « transfert d'angoisse » entre la place de l'angoisse et l'inhibition, pour sortir de l'inhibition par un transfert d'angoisse.

JEAN OURY place aussi le transfert d'angoisse dans la case de l'embarras. C'est par un transfert d'angoisse que lorsque tu es embarrassé, si tu pousses un peu... si tu as la possibilité... ça n'est pas donné...

Le chemin difficile de l'angoisse...

C'est ne pas céder sur son désir, traverser la castration,

**JACQUES LACAN, L'Éthique, Séminaire VII (1959-1960),
Seuil, 1986**

<http://www.mollat.com/livres/jacques-lacan-seminaire-9782020091626.aspx>

□ Distinguer la logique castrative de la logique négative

Relire notamment la séance du 21 novembre 2007
(L'Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071121.pdf

➔ « C'est en travaillant l'embarras par le transfert d'angoisse qu'il y a possibilité d'émergence de véritables concepts. »

C'est grâce à **PIERRE KAUFMAN** que **JEAN OURY** avait pu développer ce point.

PIERRE KAUFMAN, L'Expérience émotionnelle de l'espace, Vrin, 1999

<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=271160439X>

PIERRE KAUFMAN, L'Inconscient du politique, Vrin, 1988

<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711609731>

➔ Tout ça en prise avec l'économie générale, inestimable, non mesurable. Un travail vivant, négatif, qu'on ne peut pas mesurer.

JEAN OURY repare de ce pensionnaire schizophrène de La Borde qui « dans une grille gestionnaire » serait vite enfermé et même attaché. Quelqu'un d'une grande sensibilité, schizophrénique, avec un transfert dissocié.

*Je comprends que le travail qui peut se faire avec lui n'est pas chiffrable
(du style : « j'ai vu S. pendant trois minutes »).
Ce n'est pas à ce niveau-là que ça compte.*

➔ Qu'est-ce qui compte pour « tout un chacun » ?

Ce ne sont pas des choses énormes, ni des choses qui se savent.

Sigmund FREUD, a avancé avec ses hésitations, ses phobies. Cependant, il n'avait aucune pratique concrète des psychotiques. Il avait peur des « marginaux ». Il estimait, au départ, que les psychotiques n'étaient pas analysables, que tout transfert était impossible. Mais il a par la suite modifié sa position.

L'importance de l'apport de **Mélanie KLEIN, BION, ...**

Revoir la séance du mois de janvier 2008 (L'Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

□ La Spaltung

Relire les séances d'octobre 2006, février, décembre, juin 2007
(L'Analyse institutionnelle 1)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070221.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

février 2008 L'(Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080220.pdf

La difficulté pour traduire ce terme allemand. C'est bien plus compliqué que la dissociation.

La **Spaltung**, ça n'est pas le morcellement (Cf. **MELANIE KLEIN** sur les psychoses hystériques)

Une *image* peut peut-être en approcher la signification : Après un orage en forêt, des arbres sont cassés, on voit le cœur de l'arbre, hérissé de piques. Mais on ne peut pas reconstruire un arbre.

Dans la schizophrénie, malgré la Spaltung, il y a quelque chose qui reste : un contact « extraordinaire »

JOSEF BERZE, Psychiatre allemand phénoménologue, parlait de **Bennommenheit**, à propos des schizophrènes.

Le dictionnaire donne comme traduction : « abrutissement »

Chez **JUAN LOPEZ IBOR**, c'est pareil : « embrutecimiento »

Un schizophrène est tout le contraire d'un abruti ! Sauf qu'il est occupé ailleurs, il met ailleurs son énergie,

FRANÇOISE DASTUR, Heidegger et la question de l'anthropologie, Éditions Peeters Louvain-Paris, 2003, p. 56-57

http://books.google.fr/books?id=0q1dL6-M4_IC

« La nécessaire liaison de l'organisme à son environnement ne peut donc pas être pensée à l'aide du concept darwinien d'adaptation qui comprend ce rapport comme un rapport d'extériorité entre un animal et un monde présents-donnés (*vorhanden*), mais plutôt – en

un sens encore plus radical que l'écologie de von Uexküll qui comprend pourtant bien que l'animal est en relation avec quelque chose qui ne lui est pas donné de la même manière qu'à l'homme —, come l'entièreté du cercle de la dés-inhibition (*Entethemmung*) à partir duquel seulement l'entièreté du corps vivant peut devenir compréhensible, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à la forcemystérieuse de l'âme ou de l'entéléchie⁵. L'organisme en effet, pas plus qu'il n'est un complexe d'outils, n'est un faisceau de pulsions, mais une *capacité* (*Fähigkeit*)⁶, la capacité fondamentale de s'entourer d'un « espace » où la pulsion peut s'exercer, cad une organisation toujours en procès et jamais donnée, jamais « chose faite » dirait Merleau-Ponty⁷. Pour comprendre cela, il faut rompre avec l'idée courante qui oppose pulsion et inhibition, et voir que la structure de la pulsion exige de façon essentielle la dés-inhibition, précisément parce qu'elle n'a rien à avoir avec l'intentionnalité, parce qu'elle n'est pas dirigée *en elle-même* vers l'extérieur ou l'autre que soi, et c'est précisément cela qui fait de tout *Getriebeheit*, de tout être selon la pulsion, une *Benommenheit*, un être caractérisé par « l'accaparement »⁸.

C'est en effet à l'aide du terme de *Benommenheit*, qui désigne dans le langage médical l'état d'hébétéude propre à certaines formes de démence, que Heidegger entend de caractériser l'être de l'animal en tant qu'il est soumis à la pression pulsionnelle et se trouve ainsi entièrement absorbé par l'ensemble des pulsions qui se jouent en lui. Cela ne signifie cependant pas que l'animal soit entièrement enfermé en lui-même et n'ait aucune relation avec ce qui l'entoure, avec son « milieu environnant », son *Umgebung*. La *Benommenheit* est en effet un mode de comportement, un *Behmen*, mais ce comportement caractérise, au sens précis que lui donne Heidegger, une manière d'être radicalement différente de la conduite humaine, du *Verhalten*, qui consiste à se tenir (*sich halten*) relativement à l'étant en tant que tel, cad en tant qu'il se manifeste à l'intérieur d'un monde ambiant, d'un *Umwelt*. »

FRANÇOISE DASTUR, Heidegger, la question du logos, Vrin, 2007, p. 149

http://books.google.fr/books?id=2AW_zleVMgC

« Il s'agit alors pour Heidegger de penser le phénomène du langage à partir de cette essence de l'homme, en partant de ce qu'Aristote nous apprend sur le logos *apophantikos*, à savoir qu'il est cette espèce particulière du logos qui peut être vraie ou fausse. Heidegger met l'accent sur le fait qu'il est essentiel de prendre en compte non seulement la forme propositionnelle "normale", la proposition affirmative vraie, mais aussi les autres formes de propositions possibles, la proposition négative vraie, et les propositions affirmative et négative fausses, parce qu'il devient alors clair que l'essence du logos réside dans la possibilité soit de la vérité soit de la fausseté. Le mode d'être du logos ne consiste

⁵ GA 29/30, p. 382, p. 382

⁶ GA 29/30, p. 342, trad. p. 342

⁷ GA 29/30, p. 374-375, trad. p. 374-375

⁸ GA 29/30, p. 359 et 370, trad. 360 et 370

pas en un ensemble subsistant de mot-choses, mais il réside uniquement dans la possibilité qu'à l'homme de se rapporter aux étants en tant que tels, par opposition à la *Benommenheit*, à l' "accaparement" de l'animal par son milieu. »

spirale économie [reprise]

C'est en parlant d'un pensionnaire schizophrène de La Borde, dont les fréquentes visites à la cuisine le « réanime », que **JEAN OURY** revient aux questions de gestion, donc d'économie.

Si à La Borde la cuisine est ouverte, ce n'est plus le cas dans d'autres établissements (ou alors, il faut mettre un masque, un chapeau, ...), quand elle n'est pas carrément supprimée remplacée par une « chaîne de froid ».

➤ La cuisine de La Borde

JEAN OURY, Le Collectif, Séminaire de Sainte Anne, 20 février 1985, Champ social éditions, 2005, p. 117-118

<http://www.champsocial.com/auteurs/auteur.jsp?id=21>

« Depuis plusieurs années, chaque semaine, ou tous les quinze jours, le vendredi, de 14 h 30 à 15 h 30 — c'est très précis — je réunis un petit groupe de contrôle : "contrôle cuisine". Ce n'est pas pour parler des menus ! Je réunis les cinq cuisiniers — d'abord quatre, puis cinq — plus une ou deux personnes. Les cuisiniers parlent de ce qui se passe à la cuisine. La cuisine de La Borde, c'est un lieu assez original, un "lieu de réanimation", un lieu de libre passage. On parle pendant une heure des différents malades qui viennent à la cuisine. Ce sont souvent des cas très "lourds" au point de vue psychiatrique. C'est pour moi une des réunions les plus intéressantes, ne serait-ce que sur le plan sémiologique. Non pas qu'ils parlent un langage psychiatrique bien développé — je ne sais même pas si les cuisiniers savent bien ce que ça veut dire "schizophrénie" — mais les descriptions, les interventions, sont souvent extraordinaires. Ça fonctionne bien... L'ambiance de la cuisine est très particulière. J'allais dire "chaude" — ce n'est pas forcément le cas — odorante, oui. Mais, en fin de compte, beaucoup de mouvement. »

➔ **Qui a supprimé les cuisines ? mis en place les chaînes de froids ? modifié les IMP ? remplacé les éducateurs par des chômeurs incompetents ? »**

➤ Le travail d' EVE-MARIE ROTH à Sarreguemines

Relire la séance de mai 2008 (L'Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080521.pdf

Des textes d'**EVE-MARIE ROTH** dans les ouvrages ou revues suivants :
Corps, psychose et institution, Eres, 2002, 2007
<http://www.editions-eres.com/resultat.php?ld=988>
Travailler, n°19, 2008/1

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2008-1.htm>
http://www.cairn.info/resume_p.php?ID_ARTICLE=TRAV_019_0081
Face à l'enfermement : accompagner, former, transmettre (sous la direction de Thierry Goguel d'Allondans), éd. ASH, 2003
http://www.lien-social.com/spip.php?article137&id_groupe=7

Actualité de la psychothérapie institutionnelle, éd. Matrice
<http://piq.asso.free.fr/Matrice.dir/Matrice.htm>

➤ Le « club »

Le premier article sur les clubs thérapeutiques a été écrit en 1955 par **PHILIPPE RAPPART**, en poste à Sarreguemines.

Le rôle des clubs : modifier quelque chose.

➔ modifier

**JEAN OURY, Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-1985),
Champ social, 2005, p. 149.**

« Qu'est-ce qui peut faire qu'on puisse "modifier", et quoi modifier ? Dans l'exemple du quartier d'agités, ce qu'on introduisait, dans l'opération, c'était une réflexion qui tenait compte d'une sorte de combinatoire d'ordre symbolique ; c'est-à-dire une espèce de singularisation : que chaque personne compte, et compte pour d'autres. Mais en même temps, du fait même des possibilités d'échanges, c'était introduire, là où il n'y avait qu'une sorte de "masse" avec des systèmes de contagions imaginaires, une loi qui puisse se concrétiser petit à petit, afin que chacun puisse se différencier des autres. On introduisait donc une dimension symbolique au niveau même de ce qui était massif et restait enfermé dans un territoire imaginaire. »

Cette fonction est en rapport la découverte de **SEMMELEIS** sur l'asepsie.

Voir la séance du 20 septembre 2006 (L'Analyse institutionnelle 1)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_060920.pdf

sur **IGNAZ PHILIPP SEMMELWEIS**
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ignace_Philippe_Semmelweis
http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Ignaz_Philipp_Semmelweis

Les règlements et conditions de vie dans un hôpital psychiatrique peuvent correspondre à des manquements aux règles d'asepsie. S'il y a des complications, c'est peut-être en raison du « fumier » qui n'a pas été nettoyé...

L'hôpital, c'est du fumier mais on ne le sait pas ! car on est pris dans des idéologies (idéologies de propreté, hiérarchie, idéologies fétichisantes, ...) qui nous empêchent de voir...

Est-ce que ce problème est mis en question actuellement ?

C'est le sens du « papier » de **JEAN OURY** : « Regardez-vous ! »

Parmi les personnes qui signent les pétitions, un grand nombre ont leur responsabilité dans les scandales dénoncés.

mouvement [3]

**! [ça fait très longtemps que ça dure
(la destruction)]**

Qui a détruit les écoles d'infirmiers psychiatriques dans les années 85-90 ? Malgré bien des défauts, il y avait quand même trois ans de pratique. Aujourd'hui, à La Borde, les stagiaires viennent trois semaines !

spirale histoire [reprise 2]

➤ histoire de la Psychothérapie institutionnelle

cf. séance du mois d'avril 2008 (L'Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080416.pdf

❑ distinguer Établissement/Institution

JEAN OURY est de plus en plus réticent à employer l'expression « Psychothérapie institutionnelle ». Il a même envie de la supprimer, parfois !

Il y a eu fétichisation. Ainsi, on a pu entendre parler de « cure de psychothérapie institutionnelle » !

Très rapidement, **JEAN OURY** va reprendre l'origine de l'expression (**DAUMÉZON**, **KOECHLIN**, le congrès de Lisbonne...), puis la proposition d'**HORACE TORRUBIA** et de **FRANÇOIS TOSQUELLES** de distinguer établissement et institution

❑ Traiter l'hôpital en même temps que soigner les malades

Toujours en référence à **HERMANN SIMON**

<http://centrequenouvry.free.fr/psychinst1.htm>

❑ L'hétérogénéité, le singulier

Pour développer une vie quotidienne subtile qui tienne compte du rien qui passe, il faut une multiplicité, une hétérogénéité (**TOSQUELLES**)

Hésiode (*Les Travaux et les jours*) « patron de la psychothérapie institutionnelle » : s'il n'y a pas de différence, de surprise, c'est la violence et la guerre.

Pour qu'il y ait du singulier, il ne faut pas qu'il soit pris dans le général.

Distinguer, sur un plan logique, le singulier du particulier (qui lui, met en question le général au contraire du singulier qui ne met rien en question).

Dans la rencontre avec quelqu'un cela correspond bien avec ce qui est de plus singulier, cad quelque chose de l'ordre du **désir inconscient inaccessible directement** sur lequel on ne peut avoir prise qu'indirectement, par le transfert, le fantasme, l'inconscient.

spirale concepts théoriques

➤ La négativité (HEGEL, MARX)

La grande découverte, c'est de l'ordre de la négativité (au sens de la logique de **HEGEL**, de **MARX** dans les *Grundrisse* (le travail vivant)

Pour approcher cette question du travail vivant, négatif, quelques extraits de

KARL MARX, Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »), Tome II, III. Le chapitre du capital, Éditions sociales, 1980.

« Cette substance commune à toutes les marchandises, cad, encore une fois, leur substance non en tant que matière organique, donc comme détermination physique, mais leur substance commune en tant que marchandises et, partant, en tant que valeurs d'échange, c'est d'être du travail objectivé. (Mais on ne peut parler de cette substance économique (sociale) des valeurs d'usage, cad de leur détermination économique en tant que contenu par opposition à leur forme (mais cette forme n'est valeur que parce que quantité déterminée de ce travail) qu'à la seule condition de chercher ce qui s'oppose à elles. En ce qui concerne leurs diversités naturelles, aucune d'entre elles n'interdit au capital de prendre place en elles, d'en faire son corps propre, dans la mesure où aucune n'exclut la détermination de valeur d'échange et de marchandise.) La seule chose qui diffère du travail objectivé, c'est le travail non objectivé, mais encore, en train de s'objectiver, le travail en tant que subjectivité. Ou encore, on peut opposer le travail objectivé, cad présent dans l'espace en tant que travail passé, au travail présent dans le temps. Pour autant qu'il est censé exister dans le temps comme travail vivant, il n'est présent qu'en tant que sujet vivant au sein duquel il existe comme capacité, comme possibilité ; et, partant, comme travailleur. Par conséquent, la seule valeur d'usage qui puisse constituer une opposition au capital, c'est le travail (plus précisément, le travail créateur de valeur, cad le travail productif » (p. 213)

« La séparation de la propriété et du travail apparaît comme loi nécessaire de cet échange entre capital et travail. Posé comme le non-capital en tant que tel, le travail est : 1) Travail non objectivé⁹, saisi négativement (lui-même encore objectif : le non-objectif lui-même sous forme objective¹⁰). En tant que tel, il est non matière première, non instrument de travail, non-produit brut ; le travail séparé de tous moyens et objets de travail, de toute son objectivité¹¹. Le travail vivant, existant comme abstraction des moments cités de son effectivité réelle (également non-valeur) ; ce complet dépouillement, c'est l'existence purement subjective du travail, démunie de toute objectivité. Le travail comme la pauvreté absolue ; la pauvreté non comme manque, mais comme exclusion totale de la richesse objective. Ou bien encore, en tant qu'elle est la non-valeur existante et donc la valeur d'usage purement objective, existant sans médiation, cette objectivité ne peut être qu'une objectivité coïncidant avec la corporalité immédiate de celle-ci. Étant purement immédiate, l'objectivité est, de façon tout aussi immédiate, non-objectivité. En d'autres termes, elle n'est pas une objectivité qui tombe en dehors de l'existence immédiate de l'individu lui-même. 2)

⁹ Nicht-gegenständliche Arbeit

¹⁰ Das Nichtgegenständliche selbst in objektiver Form.

¹¹ Objektivität

Travail non-objectivé, non-valeur, saisi positivement, ou négativité se rapportant à soi, il est l'existence non objectivée, donc inobjective, cad subjective, du travail lui-même. Le travail, non comme objet, mais comme activité ; non pas comme étant lui-même valeur, mais comme la source vivante de la valeur. La richesse universelle face au capital dans lequel elle existe objectivement, en tant que réalité effective, comme possibilité universelle de celui-ci, se vérifiant comme telle dans l'action. Il n'y a donc à aucun égard contradiction à dire, ou plutôt, les thèses à tous égards contradictoires disant que le travail est, d'un côté, la pauvreté absolue en tant qu'objet, de l'autre, la possibilité universelle de la richesse en tant que sujet et qu'activité, sont la condition l'une de l'autre et découlent de l'essence du travail, tel qu'il est présupposé par le capital comme son opposé, comme existence opposée au capital et tel que, d'autre part, il présuppose de son côté le capital.

Le dernier point sur lequel il faut encore attirer l'attention dans le travail qui fait face au capital est le suivant : en tant qu'il est la valeur d'usage faisant face à l'argent posé comme capital, il n'est pas tel ou tel travail, mais du travail en général, du travail abstrait ; absolument indifférent à sa détermination particulière, mais susceptible de prendre n'importe quelle détermination. À la substance particulière qui constitue une capital déterminé, doit naturellement correspondre un travail particulier ; mais, comme le capital en tant que tel est indifférent à toute particularité de sa substance, et ceci aussi bien en tant que totalité de cette substance qu'en tant qu'abstraction de toutes les particularités de celle-ci, le travail qui lui fait face possède en soi subjectivement la même totalité et la même abstraction. » (p. 234-235)

« Le temps de travail vivant ne reproduit rien d'autre que la part du temps de travail objectivé (la part du capital) qui apparaît comme équivalent du pouvoir de disposer de la puissance de travail vivante et qui doit nécessairement, par conséquent, en tant qu'équivalent, remplacer le temps de travail objectivé dans cette puissance de travail, cad remplacer le coût de production des puissances de travail vivantes, en d'autres termes, conserver en vie les travailleurs en tant que travailleurs. Ce que le temps de travail vivant produit en plus n'est pas reproduction, mais bien création nouvelle, en l'occurrence création nouvelle de valeur, parce que c'est l'objectivation d'un temps de travail nouveau dans une valeur d'usage. Que soit en même temps conservé le temps de travail contenu dans la matière première et l'instrument, ceci est le résultat, non de la quantité de travail, mais de sa qualité de travail en général ; et la qualité universelle du travail, celle qui n'en est pas une qualification particulière – qui n'est pas un travail spécifiquement déterminé – mais qui fait que le travail comme travail est du travail, cette qualité ne donne pas lieu à paiement particulier, puisque le capital l'a achetée dans l'échange avec l'ouvrier. Or l'équivalent de cette qualité (la valeur d'usage spécifique du travail) est simplement mesuré par le quantum de temps de travail qui l'a produite. » (p. 299)

G. W. F. HEGEL, Science de la logique (1812), premier tome, deuxième livre, section 1. 3. Opposition, Aubier, 1976, 1982.

« Les déterminations que constituent le positif et [le] négatif consistent donc en ce que le positif et le négatif, premièrement, sont moments absolus de l'opposition ; leur subsister est inséparablement Une réflexion ; c'est Une médiation dans laquelle chacun est par le non-être de son autre, partant par son autre ou son non-être propre. Ainsi sont-ils des opposés en général ; ou chacun est seulement l'opposé de l'autre ; l'un n'est pas encore positif, l'autre pas encore négatif, mais tous deux sont négatifs l'un en regard de l'autre. Chacun est ainsi de façon générale, premièrement, dans la mesure où l'autre est ; c'est par l'autre, par son non-être propre, qu'il est ce qu'il est ; il est seulement être-posé ; deuxièmement, il est dans la mesure où l'autre n'est pas : c'est par le non-être de l'autre qu'il est ce qu'il est ; il est réflexion dans soi. – Mais ce [terme] double est la médiation une de l'opposition en général, [médiation] dans laquelle ils ne sont absolument que des (termes) posés. [...] Mais le positif et [le] négatif, troisièmement, ne sont pas seulement quelque chose de posé, ni simplement quelque chose d'indifférent, mais leur être-posé ou le rapport à l'autre dans une unité qu'ils ne sont pas eux-mêmes est repris dans chacun. Chacun est en lui-même positif et négatif ; le positif et [le] négatif sont la détermination-de-réflexion en et pour soi ; c'est seulement dans cette réflexion dans soi de l'opposé qu'ils sont positif et négatif. Le positif a le rapport à l'autre, [rapport] dans lequel est la détermination du positif, en lui-même ; pareillement le négatif n'est pas [quelque chose de] négatif comme en regard d'un autre, mais a la détermination, par laquelle il est négatif, pareillement dans lui-même. (61-63)

JEAN-LUC NANCY, Hegel, l'inquiétude du négatif, Hachette Littératures, 1997, p. 86-88

« La concrétion de la négativité commence avec l'autre. Le soi qui se nie, au lieu de revenir en soi, se jette dans l'autre, et se veut comme autre. C'est pourquoi l'autre n'est pas un second, il ne vient pas après. Si l'autre, du simple fait que je le nomme "autre" paraît présupposer l'"un" ou le "même", et venir seulement après lui, c'est par l'effet d'une pensée encore abstraite, qui n'a pénétré ni dans l'un ni dans l'autre. L'un ne commence pas : il commence avec l'autre. Avec l'autre veut dire auprès de lui, (87) chez lui. Je suis tout d'abord chez cet autre : monde, corps, langue, et mon "semblable". Mais être l'un-avec-l'autre ne peut passer que provisoirement pour une unité. Pas plus que l'autre est un soi qui aurait à part soi la subsistance qui me manque, pas plus l'être-avec-lui ne forme une subsistance supérieure où l'un comme l'autre se trouveraient ensemble, et identiques. L'autre posé comme une extériorité consistante et donnée est précisément ce qui est nié dans le mouvement même de la négation du soi.

Il faut énoncer cela de deux manières simultanées : d'une part, l'autre est aussi bien soi que moi et, comme on sait, cet être-soi est déjà là en soi à même l'extériorité donnée la plus simple, à même la matière compacte. Par conséquent, l'autre sort de soi du même mouvement que l'un, et leur être-l'un-avec-l'autre est nécessairement une communauté de la négativité. D'autre part (et c'est la même chose), le soi sortant de soi ne fait rien d'autre que nier toute subsistance donnée. De l'atre comme extériorité compacte, je fais mon

autre, tout autant que lui me fait son autre. Je sors la pierre de son abstraction minérale, elle me sort de ma massivité spirituelle.

La sortie de soi est donc également l'appropriation de l'autre. Mais cette appropriation n'en fait pas pour autant ma chose – ni au sens où, dans l'identité avec l'autre, je me trouverais subsistant en moi-même, ni au sens où l'autre, dans mon identité, serait simplement l'objet de ma possession. Le rapport avec l'autre, précisément en tant qu'il est appropriation, est appropriation de la négativité d'où il procède : il est dissolution de la détermination donnée hors de moi parce qu'il est dissolution de ma propre détermination, passant hors de soi. La pierre devient, par exemple, un outil, et je deviens un tailleur de pierres.

JEAN OURY critique ceux qui ont, pour parler du désir, ont régressé vers les Marginalistes du XIX^e, autour des notions comme la « désirabilité », l'« ophélimité ».

Cela correspond à l'organisation gestionnaire des « grandes surfaces »

Cf. séance du mois de septembre 2007 (L'Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

Il fait également allusion à ceux qui refusent la négativité.

Voilà ce que j'ai pu trouver succinctement :
Clément ROSSET, Le Philosophe et les sortilèges, Minuit, 1985
http://www.leseditionsdeminuit.com/?/index.php?sp=liv&livre_id=2236

La dimension apophasique (*apophasis = négation*)

Cf. séance du mois de janvier 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

Tout l'apport de **LACAN** est lié à la logique négative (qui n'est pas forcément la théologie négative), c'est-à-dire la dimension apophasique, qui tient compte de la négativité au sens de **HEGEL**.

MICHEL GOURNIAT, « La querelle de l'ontothéologie », *Cahiers de recherches médiévales*, 1996/2
<http://crm.revues.org/index2486.html>

En 1857, **MARX** reprend la logique de **HEGEL**. Position incomprise par **FRIEDRICH ENGELS**, qui lui a fait écrire à la mort de **MARX**, *Dialectique de la nature*, qui apparemment a été une source de malentendus.

FRIEDRICH ENGELS, Dialectique de la nature
http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_friedrich/dialectique/dialectique.html

➔ Tous ces éléments sont toujours en jeu dans la rencontre avec les malades.

➔ La rencontre

Voir les séances de juin 2007 et mars 2008
(L'Analyse institutionnelle 1 et 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

Les rapports entre la rencontre et la *tuchè*, un mot aristotélicien mais surtout stoïcien.

Ce qui est le plus troublé dans la psychose, ce n'est pas au niveau de la rencontre pure mais au niveau du **lektion**, en rapport avec la question de la rencontre et de l'objet.

Tout ça est nécessaire pour essayer de comprendre ce qui se passe dans l'organisation d'un club (même si cela devient de plus en plus rare un club). Malgré les fêtes, les activités, la réalité c'est que 20 ou 30 % des malades (dans un état de passivité gravissime) ne participent jamais aux activités du club. Ce qui peut faire dire : « Voyez bien ! Ça marche pas ! »

JEAN OURY revient à une critique qui reprend le « Regardez-vous » précédent.

➔ Où en est la *tuchè*, la fonction d'accueil la plus élémentaire ?

➔ Nécessité d'un système multidimensionnel (formes/forces)

La dialectique des formes (l'établissement) opposée à la dialectique des forces (les multiples processus d'institutionnalisation, les clubs, les ateliers, rencontres de toutes sortes, les sourires).

En référence à un travail de **DELEUZE**

GILLES DELEUZE, Foucault, Minuit, 1986

http://www.leseditionsdeminuit.com/?/index.php?sp=liv&livre_id=2019

« ... rien ne ferme réellement chez Foucault. L'histoire des formes, archive, est doublée d'une devenir des forces, diagramme. C'est que les forces apparaissent dans "toute relation d'un point à un autre" : un diagramme est une carte, ou plutôt une superposition de cartes. Et, d'un diagramme à l'autre, de nouvelles cartes sont tirées. Aussi n'y a-t-il pas de diagramme qui ne se comporte, à côté des points qu'il connecte, des points relativement libres ou déliés, points de créativité, de mutation, de résistance ; et c'est d'eux peut-être, qu'il faudra partir pour comprendre l'ensemble. C'est à partir des "luttres" de chaque époque, du style des luttes, qu'on peut comprendre la succession des diagrammes, ou leur ré-enchainement par-dessus les discontinuités. » (p. 51)

« Mais le dehors concerne la force : si la force est toujours en rapport avec d'autres forces, les forces renvoient nécessairement à un dehors irréductible, qui n'a même plus de forme, fait de distances indécomposables par lesquelles une force agit sur une autre ou est agie par une autre. C'est toujours du dehors qu'une force confère à d'autres, ou reçoit des autres, l'affectation variable qui n'existe qu'à telle distance ou sous tel rapport. Il y a donc un devenir des forces qui ne se confond pas avec l'histoire des formes, puisqu'il opère dans une autre dimension. Un dehors plus lointain que tout le monde extérieur et même que toute forme d'extériorité, dès lors infiniment plus proche. Et comment les deux formes d'extériorité seraient-elles extérieures l'une à l'autre, s'il n'y avait ce dehors, plus proche et plus lointain ? » (p. 92)

➤ Nécessité d'une structure et d'un point neutre

Mais le diagrammatisme des forces nécessite un point neutre.

Pas de point neutre, pas de structure.

Pour que ça puisse fonctionner il faut de la structure.

Le terme de structure a été pendant certaines années très mal vu, mais **JEAN OURY** a continué à l'employer (« exprès ! »)

S'il n'y a pas de structure, c'est le foutoir.

Et le diagrammatisme des forces, pour établir une cartographie, nécessite un point neutre.

C'est un problème élémentaire de logique : pour qu'il y ait une structure, il faut une surface et un point extérieur.

Et pour que ça fonctionne il faut faire la distinction entre l'établissement et la multiplicité des institutions de toutes sortes plus ou moins précaires, qui donnent des occasions de rencontres (mais pas n'importe quelle rencontre), qui puissent en même temps être pris dans un vecteur : **où en est-on avec le concept de transfert dissocié ?**

Ça peut sembler superficiel mais cette chose n'a jamais été suffisamment élaborée.

➤ La hiérarchie

Jean OURY a retrouvé un texte de décembre 1966, préparé pour la dernière séance du GTPSI mais qui n'a pas été discuté (la séance semble avoir été très animée).

JEAN OURY, « Sur la hiérarchie »

Jean OURY reconnaît qu'à cette époque il lui manquait l'apport de la sémiotique perçienne (la fonction scribe, les feuilles d'assertion, ...). Il passait pas d'autres voies (sémantique, ...) pour poser des questions comme :

Qu'est-ce qui se passe entre l'organisation, par exemple des horaires, et le reste de l'établissement ?

➤ Essayer de soigner les gens

- Cela met en question quelque chose de l'ordre du diagnostic
- Qu'en est-il des groupes, des transferts multiples, des transferts dissociés ?

C'est très complexe. Pour que ça puisse fonctionner ça nécessite une organisation, mais laquelle ? En tout cas pas l'organisation bureaucratique.

C'est ça que **JEAN OURY** essayait de présenter dans son texte pour le GTPSI, entre le sémantique et le syntaxique (réalisation de quelque chose qui fait qu'on est là pour ça)

Si on n'est pas capable de parler de ça, qu'est-ce qu'on fout là ?... (une chanson de Catherine Sauvage passe par la tête de Jean OURY) ... « on a honte pour son fric ».

Bilbao, paroles de Prévert

<http://musique.fluctuat.net/yves-montand/la-chanson-de-bilbao-161756.html>

[Dans la chanson, le bordel est devenu presque bureaucratique. Le fric qui passe dans l'organisation, la hiérarchie...]

spirale sémiologique

« parenthèse sémiologique »

Retour sur le **Benommenheit** (cf. plus haut)

Cet être qui a l'air « abruti » mais qui est occupé par autre chose, des pulsions mal accordées qui prennent une énergie énorme !

JEAN OURY propose de faire un rapprochement avec le musement, tel que **MICHEL BALAT** en parle à partir de **CHARLES S. PEIRCE**

Michel BALAT, « Peirce et la clinique »¹²
Revue Protée, « *Autour de Peirce : poésie et clinique* »,
n° 3, hiver 2002, p. 9-24

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006864ar.html>

« Le musement, de même que le scribe, est une idée de Peirce, mais aussi de Chrétien de Troyes, dans *Perceval ou le Conte du Graal* [8]. Dans ce conte, il y a quelque chose de magnifique. Nous croyons que le Graal est l'objet inatteignable, l'inaccessible étoile de Jacques Brel, et pourtant ce n'est pas vrai ! *Perceval* a déjà été en contact avec le Graal. L'histoire se passe dans le château du roi Pêcheur. *Perceval* arrive et voit passer devant lui des gens qui font des choses bizarres, l'un avec une lance au bout de laquelle goutte du sang, un autre transporte un objet, le Graal. Il était certes intrigué par la scène, sans doute des questions lui venaient, mais il n'en a posé aucune (un vrai petit obsessionnel). C'est à partir de là que commence la quête du Graal, c'est-à-dire de cet objet qui est un objet perdu, un vrai objet. Par la suite, *Perceval* dort avec *Blanchefleur*, avec l'épée dans le mitan du lit (tout cela est très initiatique), puis part à la recherche du roi Arthur. C'est là qu'arrive le musement, en chemin. Il y a une oie blessée qui laisse tomber trois gouttes de sang sur la neige. *Perceval*, devant ces trois gouttes de sang, est non pas médusé ou stupéfait, il est en arrêt sur son cheval, appuyé sur sa lance, devant ces gouttes de sang, et là, il muse. Le verbe est de Chrétien de Troyes, en vieux français. Évidemment, ce mot n'est pas traduit par muser, puisque ce verbe n'existe plus en français dans ce sens-là, mais

dorénavant il faudrait qu'il existe, c'est indispensable. Il muse sur ces gouttes de sang. Au loin, un chevalier du roi Arthur passe, le voit et retourne chez le roi pour annoncer la nouvelle. C'est un nommé Kex qui va chercher *Perceval* : le maladroit se précipite sur *Perceval* et lui intime de venir. Mais *Perceval* musait sur les gouttes de sang – c'est une activité à temps plein, on ne peut pas faire autre chose – et, tout en musant, il se bat avec Kex et le blesse. Ce dernier va se plaindre au roi Arthur et *Gauvain* propose alors d'aller chercher *Perceval*. *Gauvain* saisit qu'il se passe quelque chose de très important pour *Perceval* : ce n'est que lorsque les gouttes de sang ont fini par disparaître de la neige que *Perceval* peut être approché. *Gauvain* s'approche « en oblique », pour respecter ce musement, et amène *Perceval* chez le roi Arthur. Astucieux. Sur le plan clinique, c'est très important : la manière dont on approche quelqu'un, ce ne peut être de plein fouet – peut-être est-il en train de muser.

Je ne suis pas le seul à avoir cherché à inventer une étymologie au musement, mais il y en a une qui me paraît sérieuse : c'est le même mot que muet (pas le verbe muer de la mue), être muet, qui vient de museau, moue. En latin, être muet se disait faire mu ; le musement est lié à la mutité, c'est une fonction du silence.

Qu'est-ce que cette fonction ? Nous voyons que, dans son extrême, c'est une fonction dans laquelle le cours des pensées n'est pas dévié, il est lié à la perception, créé ou au moins soutenu par elle, et c'est un état continu, de base, quelque chose qui est en développement. Le musement, si on essaie de le saisir sur le plan phénoménologique, c'est ce qui arrive quand nous sommes dans le même état que *Perceval* : arrêté, un peu hors du monde. Il y a une perception sur laquelle le musement se soutient – toujours la question de la matérialité –, mais la perception, c'est l'occasion du musement. Cela se produit souvent : tout à coup nous restons en arrêt devant quelque chose, nous ne savons pas quoi, nous ne savons même pas que nous regardons, mais nous sommes pris dans nos pensées ; la perception agit comme une relance, comme une occasion de processus, et sans doute un processus continu. Même quand nous dormons, nous continuons à muser [9]. Nous en avons l'expérience, mais nous en avons surtout l'expérience quand nous le découvrons, parce que lorsque nous musons, nous ne savons pas que nous musons, nous sommes « en musement », mais nous ne savons pas que nous y sommes, nous ne pensons pas au musement que nous vivons. Par quoi y accédons-nous ? Par un drôle de processus : à un moment donné, quelque chose vient faire obstacle à ce flot du musement.

L'état de **musement** (passager) serait à rapprocher **Benommenheit** du schizophrène. Il a l'air complètement abruti, endormi, mais il sait tout ce qui se passe.

Ce rapprochement donne des idées dont il faudrait tenir compte : ne pas se laisser prendre à l'apparence de l'autre.

C'est une sorte de psychopathologie phénoménologique qui met en question :

¹² Cf. d'autres textes de **MICHEL BALAT**, notamment :

« Le corps sémiotique », « Le musement de Peirce à Lacan », « Le scribe, le museur et l'interprète »

<http://balat.fr/spip.php?article468>

<http://balat.fr/spip.php?article221>

<http://balat.fr/spip.php?article35>

➔ « **Qu'en est-il du contact avec l'autre si justement on n'est pas préparé à ce genre de surprise** »

Pour pouvoir mener bien ça, il faut qu'on nous foute la paix ! pas qu'il y ait un espèce de bureaucrate avec un chronomètre (« combien de temps tu regardes le type qui est en musement ? »).

Mais maintenant c'est ce qui se passe. C'est criminel.

Les crimes ne sont pas forcément ceux qu'on voit...

Dans l'organisation de la santé, **JEAN OURY** assiste à ce qu'il ose appeler une « extermination camouflée » (par ex, on fera moins d'effort pour sauver un schizophrène qu'un *normopathe*)

Ne pas parler de schizophrénie quand on transporte un malade aux Urgences.

Le manque de place, de personnel, de moyens...

➔ **La fonction d'accueil qui déborde largement la psychiatrie...**

Ce texte trouve sa place dans le cadre d'une recherche définie
« approximativement » comme généalogie théologique
de l'économie et du gouvernement.

Avant de proposer sa définition personnelle de ce terme, Agamben expose le sens
qu'il a pris dans l'œuvre de Michel Foucault, à la suite du terme de « positivité »
(trouvé chez Jean Hyppolyte).

Les Pères de l'Église ont parlé d' « économie divine » pour justifier la Trinité.

« L'oikonomia devint le dispositif par lequel le dogme trinitaire et l'idée d'un gouvernement
divin providentiel du monde furent introduits dans la foi chrétienne. Pourtant, comme on
pouvait s'y attendre, la fracture que les théologiens avaient tenté d'éviter et de refouler en
Dieu sur le plan de l'être, devait réapparaître sous la forme d'une césure qui sépare en
Dieu être et action, ontologie et praxis. L'action (l'économie, mais aussi la politique) n'a
aucun fondement dans l'être : telle est la schizophrénie que la doctrine de l'oikonomia a
laissée en héritage à la culture occidentale. » (p.24-25)

Cette notion, qui va se confondre avec la notion de providence, va être traduite
en latin par *dispositio*.

« les dispositifs dont parle Foucault sont, d'une certaine manière, articulés à cet héritage
théologique. Ils peuvent être reconduits à la fracture qui sépare et réunit en Dieu l'être et la
praxis, la nature (ou l'essence) et l'opération par laquelle il administre et gouverne le
monde des créatures. Le terme dispositif nomme ce en quoi et ce par quoi se réalise une
pure activité de gouvernement sans le moindre fondement dans l'être. C'est pourquoi les
dispositifs doivent toujours impliquer un processus de subjectivation. Ils doivent produire
leur sujet. » (p.26-27)

Cette généalogie théologique se croise avec les « positivités » du jeune Hegel et
le *Gestell* du dernier Heidegger.

« Le lien qui rassemble tous ces termes est le renvoi à une économie, cad à un ensemble de
praxis, de savoirs, de mesures, d'institutions dont le but est de gérer, de gouverner, de
contrôler et d'orienter – en un sens qui se veut utile – les comportements, les gestes et les
pensées des hommes » (p. 28)

Sur cette base, pour arriver à sa propre définition du dispositif, Agamben a besoin
de poser une autre strate :

« Una generale e massiccia partizione dell'**esistente** in due gran gruppi o classi :
da una parte gli **esseri** viventi (o le sostanze) e d'all'altra i dispositivi in cui essi
vengono incessantemente catturati. »

Dans la traduction française les termes **esistente** et **esseri**
sont traduits pas le même terme : **être**.

« Je propose tout simplement une partition générale et massive de l'**être** en deux grands
ensembles ou classes : d'une part les **êtres** vivants (ou les substances), de l'autre les
dispositifs à l'intérieur desquels ils ne cessent d'être saisis. D'un côté donc – pour
reprendre la terminologie des théologiens – l'ontologie des créatures, de l'autre,
l'oikonomia des dispositifs qui tentent de les gouverner et de les guider vers le bien.
En donnant une généralité encore plus grande à la classe déjà très vaste des dispositifs de
Foucault, j'appelle dispositif tout ce qui a d'une manière ou d'une autre, la capacité de
capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les
gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. Pas seulement les prisons
donc, les asiles, le *panoptikon*, les écoles, la confession, les usines, les disciplines, les
mesures juridiques, dont l'articulation avec le pouvoir est en un sens évidente, mais aussi le
stylo, l'écriture, la littérature, la philosophie, l'agriculture, la cigarette, la navigation, les
ordinateurs, les téléphones portables et, pourquoi pas, le langage lui-même, peut-être le
plus ancien dispositif dans lequel, plusieurs milliers d'années déjà, un primate,
probablement incapable de se rendre compte des conséquences qui l'attendaient, eut
l'inconscience de se faire prendre. » (p. 30-32)

Entre ces deux classes, Agamben intercale un tiers, les sujets – le sujet étant ce
qui « résulte de la relation entre les vivants et les dispositifs » (p. 32).

« Un même individu, une même substance, peuvent être le lieu de plusieurs processus de
subjectivation : l'utilisateur de téléphones portables, l'internaute, l'auteur de récits, le
passionné de tango, l'altermondialiste, etc. Au développement infini des dispositifs de notre
temps correspond un développement tout aussi infini des processus de subjectivation. [...]

... processus de dissémination qui pousse à l'extrême la dimension de mascarade qui n'a cessé d'accompagner toute identité personnelle. » (p.32-33)

Si les dispositifs existent depuis l'apparition de l'*homo sapiens*, « dans la phase extrême du développement du capitalisme dans laquelle nous vivons », ils ont envahi tous nos instants de vie.

C'est cet événement qui a produit l'humain qui « constitue pour le vivant quelque chose comme une scission » reproduisant celle que « l'*oikonomia* avait introduite en Dieu entre l'être et l'action. Cette scission sépare le vivant de lui-même et du rapport qu'il entretient avec son milieu, c'est-à-dire, ce que Uexküll et après lui Heidegger appellent le cycle récepteur-désinhibiteur. » (p.35-36)

Vis à vis de ces dispositifs, il s'agit de « libérer ce qui a été saisi et séparé [...] pour le rendre à l'usage commun ». Agamben va faire appel au terme de *profanation*, en tant que « contre-dispositif qui restitue à l'usage commun ce que le sacrifice avait séparé et divisé » (le sacrifice ayant lui-même été introduit en tant que dispositif qui « met en œuvre et qui règle » la séparation entre le profane et le sacré dans tout système religieux.

« Dans cette perspective, le capitalisme et les figures modernes du pouvoir semblent généraliser et pousser à l'extrême les processus de séparation qui définissent la religion. » (p. 41)

Si les dispositifs traditionnels, comme la confession, produisait des « subjectivations »,

« Ce qui définit les dispositifs auxquels nous avons à faire dans la phase actuelle du capitalisme est qu'ils n'agissent plus par la production d'un sujet, mais bien par des processus que nous pouvons appeler des processus de désobjectivation. [...] Qui se laisse prendre dans le dispositif du 'téléphone portable', et quelle que soit l'intensité du désir qui l'y a poussé, n'acquiert pas une nouvelle subjectivité, mais seulement un numéro au moyen duquel il pourra, éventuellement, être contrôlé. » (p. 43-44)

Pour Agamben, la « machine gouvernementale » qui est vouée à « une espèce d'in vraisemblable parodie de l'*oikonomia* théologique, a pris sur soi l'héritage d'un gouvernement providentiel du monde. Mais au lieu de le sauver, elle reste fidèle à la vocation eschatologique originnaire de la providence et le conduit à la catastrophe. » (p. 49)

Il termine en appelant à une profanation des dispositifs.
Il s'agira...

« d'intervenir aussi bien sur les processus de subjectivation que sur les dispositifs pour amener à la lumière cet Ingouvernable qui est tout à la fois le point d'origine et le point de fuite de toute politique ». (p. 50)

Quelques liens

<http://remue.net/spip.php?article2257>

<http://www.indicius.it/torpore/dispositivo.htm>

http://www.kom-pa.net/index.php?option=com_content&task=view&id=198&Itemid=38

<http://www.edizioninottetempo.it/pagineAutoreIntervista.php?cod=4>

<http://georgiamada.splinder.com/post/11876820>